

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS DANS *LES PHALÈNES* ET *LES CANCRELATS* DE TCHICAYA UTAM'SI

Résumé

Les phalènes et Les cancrelats, deux romans d'une trilogie de Tchicaya U Ta'msi méritent une attention particulière. Leurs titres aux métaphores animalières, les récurrences du territoire congolais ainsi que celle des personnages identiques le prouvent. Nous nous intéressons à la création et à la recréation des territoires semblables à Brazzaville, Poto-poto, Loango, etc. Il ressort de toute métamorphose textuelle une sorte de dytique autour de deux axes centraux : garder les traces de la mémoire congolaise et sortir l'Africain de la nuit des temps causée par l'indigénat la colonisation et la dictature de nouveaux prédateurs. Nous explorons ainsi les techniques romanesques par lesquelles les deux romans de Tchicaya s'impliquent dans le combat de l'histoire et prennent en compte les modalités esthétiques de la représentation et de la narration tout court.

Des similitudes sautent aux yeux à la lecture de *Les phalènes* (désormais *Ph.*) et *Les cancrelats* (désormais *Canc.*) de Tchicaya U Tam'si. Non seulement les deux titres réfèrent aux insectes mais surtout leur symbolique se veut révélatrice. Elle plonge à la fois dans l'histoire sombre du Congo-Brazzaville ainsi que dans l'imagerie populaire. Il devient curieux d'examiner comment l'auteur se rapproche des romanciers unanimes, partant du collectif et du social afin de camper les personnages de papiers, prototypes des habitants de Poto-Poto, Loango, Baongo, etc.

LES CANCRELATS, LES PHALÈNES ET LEURS PERSONNAGES AUX DESTINS PRESQUE IDENTIQUES

Les intrigues des deux romans en question prennent sens à partir du sémantisme généré par la titrologie. Communément, en Afrique, les cancrelats ou les cafards comptent parmi les parasites les plus fréquents habitant les maisons en pisé. Le jour comme la nuit, ils recherchent la nourriture dans les cuisines, dans les égouts de déchets ainsi que dans les armoires. Porteurs de maladies intestinales telles que la diarrhée, la dysenterie et la fièvre typhoïde, les cancrelats prolifèrent dans les endroits crasseux comme les fosses d'aisance et les poubelles.

ANALYSES

Curieusement, dans l'œuvre de Tchicaya U Tam'si, la métaphore de cancrelats revêt une connotation double. Elle renvoie à la fois aux insectes décrits en haut et aux Congolais. Un jour quand Sophie s'est levé à Loango, en 1930, elle est restée narquoise devant la « débandade d'une émeute des cancrelats couvrant ses nattes neuves. » (*Canc.*, p. 11). Elle a beau recourir à son poulailler prendre du renfort, mais même le gros coq n'est pas arrivé à avaler un cancrelat plus effronté et méchant qui finit par s'en aller. Son effronterie ainsi que sa fuite suscitent des interrogations. Sophie et Prosper ne comprennent pas comment un cancrelat peut tenir tête devant un coq. L'affaire reste à suivre mais elle augure un mauvais présage.

Communément, selon l'imagerie populaire africaine, un cancrelat comme « un grain de maïs ont toujours tort devant une poule. » Celle-ci les mange à souhait sans procès. L'adage en soi prend une dimension politique lorsque l'auteur s'y réfère pour dévoiler l'injustice sociale existant entre les colonisateurs, leurs successeurs ainsi que leurs administrés. Tel un cancrelat effronté, Prosper affiche une indifférence totale et résiste aux menaces des miliciens le taquinant soi-disant qu'il a volé l'argent du redouté portugais surnommé l'Encorné. Mue par l'honneur familial, Sophie, la marmaille du fameux l'Encorné souhaite que celui-ci soit traduit en justice pour avoir calomnié son frère, mais à Vista comme à Diosso on s'imagine mal comment un « cancrelat » pourrait amener une « poule » aux bancs des accusés :

*Tout Diosso riait. Tout Vitsa riait. Tout Vitsa rira. La nouvelle fera le tour des bouches, on chantera : le frère de la marmaille Sophie est un voleur... » En attendant, Sophie demandait au Blanc d'aller devant le tribunal des devins ; la poule jugée par les cancrelats, autant dire. Et si l'on n'assiste pas à la fuite des juges, c'est miracle, ce sera un nouveau présage. Ça se verra peut être demain, mais ça ne s'est jamais vu. » (*Canc.*, p. 120).*

Il est certain que le procès en soi n'aura pas lieu pour deux raisons. D'abord, l'offensé Prosper adopte le profil bas. Il ne veut pas se faire remarquer. Ensuite, tous les Congolais savent d'office que les cancrelats ne se plaignent jamais devant les poules de peur qu'ils ne s'attirent la foudre de celles-ci. Toutefois, une certaine prise de conscience et un brin d'optimisme se lisent à travers la consternation et le discours à la fois hypothétique et prophétique du narrateur. Apparemment, il reste convaincu qu'un jour la justice sera rendue à qui de droit ; en dépit de tout préjugé racial et appartenance sociale des inculpés « *Ça se verra peut être demain, mais ça ne s'est jamais vu. »*

La même conviction ressort aussi dans *Les phalènes* quand Pambault se réfère à l'histoire de l'indigénat et plus particulièrement aux plaintes des cancrelats devant les poules. Il s'enquiert que la fameuse histoire a « quelque chose de mirage et de la poursuite du vent »

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

(Ph., p.74). Dans ce roman comme dans celui-là, toute résistance des cancrelats est associée à la prise de conscience des colonisés assumant leur culpabilité injuste avant une quelconque comparution en justice. Rappelons, toutefois, que l'histoire des cancrelats ne se répète pas in extenso dans *Les phalènes* mais comme dans la plupart des romans africains, les deux romans tchicayens dénoncent « l'oppression, l'humiliation et les préjugés raciaux et appellent à la résistance, sinon à la révolte (les deux tendances pouvant se conjuguer dans le même texte)¹. » Boniface Mongo Mboussa, quand à lui, rapproche le style d Tchicaya de celui de Mongo Beti :

Comme Mongo Béti, Tchicaya U Tam'si s'interroge sur la colonisation et ses impacts sociaux en Afrique (...) Les cancrelats (1980) couvrent la période de l'histoire congolaise, qui s'étend de la fin du XIXe siècle jusqu' aux années 30 (...) Quand aux Phalènes (1981), elle évoquent la vie quotidienne à Brazzaville au lendemain de la seconde guerre mondiale juste au moment où s'ouvre, pour les Congolais comme pour l'ensemble des Africains, une nouvelle ère marquée par la mise en place de l'Union française.² »

Evidemment, il s'ensuit que les *phalènes* se diffèrent bien de *cancrelats*. Alors que la torpeur amène ceux-ci à la retenue et à la prudence, l'orgueil et la maladresse poussent celles-là à l'imprudence. Ils se « brûlent les ailes », en s'exposant aux flammes ou littéralement aux menaces des colonisateurs :

Un papillon se prend les ailes dans la flamme qu'il a eu la témérité d'agacer de trop près. Ce papillon-là est une phalène à robe cendre et velue. Ce que la phalène a le vol lourd. Veuve de la gracilité qu'elle a pu avoir en un temps autre. La cendre sur sa robe, les ailes et le corps, est-ce que la fréquentation intempestive ou abusives du feu, des flammes... Le comble est la maladresse. » (Ph., p. 78).

Tout a commencé par l'imprudence d'un papillon tournant autour d'une bougie que la main de Juliette protège (*Ph*, p. 81). Même quand celle-ci charbonne la mèche d'une lampe à pétrole, elle n'attire pas moins les phalènes (*Ph.*, p.128). Tour à tour, celles-ci arrivent en masse, se rependent dangereusement autour de la flamme et se brûlent les ailes. La lecture devient intéressante à la saisie de la valeur symbolique de cette invasion ainsi que la charge sémantique de la métaphore animalière. Il ressort du texte que l'imprudence des phalènes augure l'histoire des indigènes Brazzavillois, celle des habitants de Loango, Linzolo, etc. Contrairement à leurs compatriotes qualifiés de cancrelats pour avoir refusé de se plaindre devant les poules, les « phalènes » quant à eux aspirent à la liberté. Convaincus que l'abolition de l'indigénat est synonyme de la liberté, ils s'en prennent à tort et à raison à leurs maîtres qui ne se laissent pas tous faire. Comme la bande des papillons insensés, lesdits phalènes se livrent à la vengeance. Et par conséquent, comme la vengeance appelle la

¹ NDIAYE Ch., *Introduction aux littératures francophones*, Presse universitaires de Montréal, 2004, p. 91.

² MONGO MBOUSSA B., *Désirs d'Afrique*, Gallimard, p.55.

ANALYSES

vengeance, ils payent cher le prix du contre courant. Fait probant, quand « un boy chatouilleux sur l'article de sa nouvelle dignité humaine » menace imprudemment du poing son trop colérique patron, celui-ci ne le tolère pas. Il abat le pauvre révolutionnaire d'un coup de revolver (*Ph.*, p. 72). Un personnage averti l'avait déjà prédit en s'interrogeant sur l'irruption des phalènes chez Prosper en ces termes :

Qu'est ce que cette histoire des papillons ? (...) A se demander si réellement cette invasion de phalènes n'est pas en fait un présage : qu'on ne peut que bruler les ailes à vouloir trop se rapprocher de ce qui brûle. Le destin est ce labyrinthe en nous d'où nous sortons avec peu de gloire. Sophie a la gloire de Dieu qui assure la résurrection. Prosper a l'étourdissement de son action politique (Ph., p. 81)

Notons bien qu'il s'agit ici des interrogations concernant la complexité de l'avenir de tout un peuple. Alors que les chrétiens comme Sophie fondent leur espoir en la résurrection des morts et l'avenir meilleur dans le paradis, les hommes d'action tels que Prosper s'engagent dans la politique. En dépit de l'incompatibilité de ces deux voies, l'engagement dans la politique dans un pays livré à des exécutions de toutes sortes semble très risqué.

Ironie de l'histoire, l'administration coloniale qui a décrété l'indépendance aux indigènes joue dans les coulisses et attise le feu sur la scène politique congolaise. Partout les habitants se plaignent contre la complicité et la main étrangère sur ce qui se déroule dans le pays. Le mariage illégitime de Prosper avec la française Madame Aimée Volange qui lui donne coup de main dans son action politique mais considérée comme un démon, témoigne cette complicité. Les colons multiplient les stratégies. Même les plus pires d'entre eux deviennent humains afin de promouvoir la politique assimilationniste mise en place par le pouvoir central. Par après, les indigènes, devenus autochtones finissent par avouer que *dire non à la France* est synonyme de l'échec ou d'étouffement des opposants, surtout lors des élections présidentielles (*Ph.*, p. 224). Malheureusement, la situation s'envenime quand les Indigènes eux-mêmes passent aux commandes. L'armée gouvernementale coalise avec la milice. Elle enlève les opposants et les tue. Elle pille les innocents et sème la terreur partout : « Il n'est plus juste que toute la vie politique d'un territoire soit régentée par un seul parti dont les liens secrets avec l'administration sont connus de tous, même si ce dernier feint de le combattre. » (*Ph.* p. 150). Prosper, ses opposants et tous ceux qui ont combattu l'indigénat pratiquent l'amateurisme en politique. En dépit du patriotisme légendaire qu'ils affichent, ils ne savent pas encore par où commencer dans la gestion de la cité. D'après leurs schèmes de pensée, organiser les élections c'est synonyme de consulter les marabouts ou de les gagner à tout prix :

Il n'y a que les élections qui se ressemblent un peu à la robe charleston quand revient le temps d'en parler (..) qui ne tuerait pas père et mère dans la passion qui aveugle,

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

rallume d'anciens instincts de sauvagerie ? Avoir le dernier mot en politique c'est aller jusqu'à écraser son prochain. La folie de 1945 n'a jamais été dépassée. » (Ph. P.98)

Il est évident que les indigènes se sentaient unis dans la lutte contre l'indigénat mais une fois qu'ils ont acquis la liberté tous les démons tribaux se sont réveillés ainsi que l'égoïsme. L'organisation des milices et la consultation des marabouts en cas de tentatives d'échecs le prouvent dans *Les phalènes*.

L'OMNIPRÉSENCE DES PERSONNAGES HABITANT PRESQUE LES MÊMES FAUBOURGS, VILLAGES ET VILLES.

D'emblée, les histoires des deux romans Tchicayiens de notre corpus paraissent comme une vaste fresque en deux volumes dont l'unité est marquée par l'identité des personnages aux aspirations et aux histoires presque communes. Comme tout fabulateur et créateur d'intrigues, Tchicaya crée des événements, des dates, des lieux et des scénarios rappelant d'autres ou précédant des faits remarquables « on a l'impression que l'histoire recommence. Mais elle ne recommence pas. Il y a des choses qui changent, qui font que l'histoire donne une autre pièce de théâtre avec des personnages qui ont les mêmes caractères. » (Ph, p. 115).

Certainement, on glisse d'une vie à une autre, on explore de proche en proche l'espace de Bakongo, de potopoto, de Brazzaville ou de Kinshasa (Kin). À tout moment on abandonne la vie d'un personnage pour en trouver un autre. Tel un Zola qui applique au roman la méthode expérimentale du médecin et biologiste Claude Bernard³, l'observation permet à Tchicaya de créer des « types ». A l'exemple d'Adelaïde Fouqué, l'ancêtre qui marque la famille des Rougon-Macquart, c'est Thom Ndundu, le mari de Lohya qui raconte l'histoire de sa famille et qui déclenche les récits de leurs descendants. De ces histoires on aboutit petit à petit à la peinture des mœurs et de la société congolaise, avant l'accession du pays à l'indépendance. Il devient intéressant de voir comment on passe de Prosper-fils (dans *Les cancrelats*) au Prosper- Père (dans *Les phalènes*), d'une Sophie ordinaire (dans *Les phalènes*) à une Sophie (*amour de la sagesse* dans *Les cancrelats*). Il en va de même pour d'autres personnages. En effet, dans *Les cancrelats*, publié en 1980 et qualifié de « roman parabole par un grand poète africain ⁴», l'arbre généalogique de la famille Ndundu se présente ainsi : Thom Ndundu et son épouse Lohya eurent comme enfants Sophie (symbole de la sagesse) et son frère Prosper (comme espoir de la prospérité) :

³ BOUTY M., Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française, Hachette, 1990, p. 298.

⁴ Le roman *Les cancrelats* est qualifié de « roman parabole par un grand poète africain » par Albin Michel, cf. couverture des éditions Albin Michel de 1980.

ANALYSES

En 1902, Sophie naquit (...) En 1904, par la grâce de Dieu, il lui naquit un deuxième enfant, un garçon qu'il nomma Prosper. Tout prospérait, en effet autour de Ndundu, ce prénom de son enfant, c'était plus que justifié. Lohya trop tôt fut à nouveau prise. Elle eut une fausse couche qui n'arrangea pas sa santé. (...) En 1905, une semaine après l'Épiphanie, Lohya (l'épouse de Ndundu) mourut. » (Canc., p. 25)

Désormais, convenons-nous que les noms de Prosper, de Sophie ainsi que ceux d'autres personnages omniprésents dans les deux romans servent de motifs aux programmes narratifs multiples. C'est une fois pour toutes que Tchicaya livre les dates de naissance des descendants de Thom Ndundu ainsi que celle de la mort de leur mère. Dans *Les phalènes* l'histoire des personnages commence avec la reconnaissance du mariage de la Prosper et Juliette (*Ph.*, p.16). Toutefois l'on sait que Prosper, fils de Thom Ndundu et de Lohya (*Ph.* P.65) est le frère de Sophie. Avec son épouse Juliette, il a mis au monde Paulin et sa sœur Léa. Selon leur tradition, cet arbre généalogique s'interprète autrement :

Sophie se répète par affection pour Juliette sa belle sœur (chez nous on dit : sa femme). Juliette est la femme de Sophie, puisque Sophie est le père au féminin de Léa et de Paulin, Sophie n'est donc pas la tante de Léa et de Paulin, c'est la sœur de Juliette qui est leur tante (si Juliette à une sœur), c'est-à-dire leur mère en fait. » (ph, p.16)

Nous pénétrons ainsi la culture de l'Afrique subsaharienne aux relations sociales un peu différentes de celles de l'Occident. Signalons que dans les deux Congo comme ailleurs le concept de la famille ne désigne pas seulement les personnes apparentées, vivant sous le même toit ou en d'autres termes le père, la mère et les enfants. Il s'applique à la famille étendue, englobant ainsi les cousins les neveux, les tantes, voire les oncles. Voilà pourquoi Sophie devient le mari de Juliette et le père au féminin de Léa et de Paulin. Ailleurs, dans *Les cancrelats*, même Prosper prend sa sœur Sophie pour sa mère à cause du droit d'aînesse (*Canc.*, p. 232)

Retenons de l'histoire de la famille Thom Ndundu ainsi que celle de sa descendance l'intention non déclarée de l'auteur à créer des « type ». Comme dans *Père Goriot* ou dans *Eugénie Grandet*, chaque personnage incarne un caractère et possède une histoire. Au moment où Thom Ndundu lui-même, ancien boy de l'Escaut est nostalgique et manifeste une sagesse extraordinaire, son fils Prosper révolutionnaire milite pour la non violence (dans *Les cancrelats*) mais devient militant politique « sans peur » dans *Les phalènes*. Il lutte pour le progrès et l'application aux colonies de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Plus moderne et voué au changement de mentalité des indigènes, il compte parmi les premiers nègres qui envoient leurs enfants en Europe apprendre les belles lettres, les nouvelles techniques et le français de la France. Paulin, son fils passe ainsi pour un prototype de héros des romans dits de formation. À l'égal d'un Giambatista Viko, d'un Samba Diallo ou d'un Laye, « Le jeune héros est amené, à l'occasion de rencontres successives et de circonstances diverses, à acquérir une expérience et à former sa personnalité, sur le plan sentimental, social, intellectuel au culturel⁵. » Juliette, Sophie et Léa, Tantôt en robes charleston ou en tenues traditionnelles se comportent comme les femmes et les filles indigènes. Il en va de même d'autres personnages omniprésents dans les deux romans.

DE L'HISTOIRE À LA DESCRIPTION DES TERRITOIRES COMMUNS.

⁵ BAKHTINE M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1989, P225-261.

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

Comme nous l'avons déjà mentionné en haut, les histoires de *Les phalènes* et *Les cancrelats* se déroulent presque dans les mêmes espaces physiques. En dénommant les lieux bien connus au Congo-Brazzaville, en désignant les faits, en amplifiant les détails descriptifs de certains endroits réels ou fictifs, le narrateur se munit comme dirait Philippe Hamon de « principaux moyens sémiotiques dont dispose l'homme pour dire le réel et le maîtriser »⁶

LES VILLES : DE BRAZZAVILLE À KINSHASA, EN PASSANT PAR BAKONGO, LOANGO, ETC.

LA CAPITALE BRAZZAVILLE

Historiquement parlant, Brazzaville⁷ est la capitale administrative de la République du Congo. « Elle a été fondée le 3 octobre 1880 à l'emplacement des anciens bourgs précoloniaux désignés par le nom de Nkuna et dont les principaux étaient Mpila et Mfo ou Mfoa. Brazzaville tire son nom de l'explorateur français Savorgna de Brazza et compte aujourd'hui 1370 habitants, les Brazzavillois⁸. »

Dans les deux romans tchicayiens qui nous intéressent, Brazzaville est la plaque tournante de toutes les péripéties de la famille Ndundu et de ses descendants. Comme le témoigne le cinquième sous titre « 1945... Brazzaville » de *Les Cancrelats* (pages 225-266), le narrateur consacre 41 pages toutes entières de son « carnet de voyages » à parler de l'ambiance des Brazzavillois dans leur ville. Il ne s'agit pas encore d'une ville aux rues bien aménagées et aux maisons modernes en matériaux durables. Bien que nous soyons dans la fiction, Tchicaya dépeint la capitale du Congo- océan, à la sortie de la 2^{ème} guerre mondiale. Tout est méconnaissable ; les cadavres jonchent les rues, la boue pue partout, à partir de la gare : « On ne voyait pas tomber la pluie. Elle est dans l'air, pénétrante, humiliante, désolante, poisseuse ; les gens marchaient la tête basse, à cause de la boue. Oh cette boue ! La pluie, place de la gare à Brazzaville, puait la boue. » (*Canc*, p. 228). Plus loin, afin d'accentuer la situation désastreuse de la gare, le narrateur souligne qu'elle n'a de gare que le nom « Quatre murs et un toit, voilà. » (*Canc.*, p.229). On n'y parle pas encore français. Seuls les administrateurs coloniaux et une poignée d'évolués comme Prosper s'expriment en langue de Molière. Voilà pourquoi « Le porte-voix annonce les programmes de trains en munukutuba » (*Canc*, p. 229). En dépit de l'audace d'Okana et des pousseurs qui s'efforcent à prononcer

⁶ Hamon Philippe, la description littéraire, Ed Macula, 1991, P.6.

⁷ Brazzaville est devenue la Capitale de la France libre en 1940, bien avant qu'elle n'accueille en 1944 la conférence dite de Brazzaville, que présida Charles de Gaulle et au cours de laquelle fut prononcé le discours visant la redéfinition des relations bilatérales entre la France et les colonies africaines, après la Seconde Guerre mondiale. Pour la première fois, la question de l'émancipation fut alors évoquée. Les discours du général de Gaulle, en 1944 et 1958 qui ont prélué à l'indépendance de l'Afrique noire francophone, furent prononcés à Brazzaville. » <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brazzaville> du 1^{er} janvier 2010, page 1

⁸ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brazzaville> du 1^{er} janvier 2010, page 1

ANALYSES

quelques mots français en s'adressant au bureaucrate Prosper, tous les autres personnages s'expriment en langues nationales. Prosper s'agace à entendre ses compatriotes communiquer dans une langue qu'ils apprennent difficilement :

« *Quelques pousseurs avaient installé là leurs véhicules. Il reconnut Okana. C'est plutôt ce dernier qui lui lança un « Bonjour, Papa Prosper ». (...) Ça fait chaud le Kerr de voir un nous palé homme commé hommé avé boular. Ah, oui, ça fait feelité » (...) la lettre des choses dites par les pousseurs fit mal aux oreilles du bureaucrate, mais l'esprit le régala. Flatté, il dit dans un demi-sourire : - Pas cette boue en tout cas. » (Canc, P.231).*

Selon cette séquence narrative, Brazzaville comme sa gare ne le sont que par leurs noms. Tout est au stade embryonnaire. Le moyen de transport urbain est inexistant. Il n'y a ni route en bon état, ni voiture. Les pousseurs, quelques motocyclistes et les piétons pataugent dans la boue.

Rappelons avec Mongo-Mboussa que « les cancrelats couvrent la période de l'histoire Congolaise, qui s'étend de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'aux années 30⁹ » Normalement, à cette époque là toutes les capitales africaines n'étaient pas encore bien construites comme actuellement. Il n'y avait ni building, ni boulevard. À partir de l'architecture fournie par le narrateur, la ville paraissait comme un petit centre ou un faubourg où se croisent différents chemins de fer la reliant aux villages environnants. La masse populaire n'y est pas encore importante. Même à la gare qui devenait plus en plus un lieu public stratégique « Sophie n'y regarde qu'une « animation morne » (Canc, P. 233).

Il a fallu attendre des années pour que Brazzaville se constitue en ville digne de ce nom. On le remarque dans *Les Phalènes* qui évoque

sa vie quotidienne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, juste au moment où s'ouvre pour les Congolais comme pour l'ensemble des africains, une nouvelle ère marquée par la mise en place de l'Union française. On abolit l'indigénat, les colonisés passent du statut de sujets de l'empire français à celui de citoyen de l'Union française¹⁰. » Les femmes noires et blanches, toutes confondues portent la robe charleston et autres habits à la mode. Ce qui amène Patient Bokiba à rapprocher l'art de Tchicaya de celui d'Henri Lopes en ces termes « L'auteur de Tribaliqes avec art, à l'exemple de Tchicaya U Tam'si dans Les phalènes, nous fait revisiter le pays : la mode zazou, les existo...¹¹

Mise à part la variété des tenues vestimentaires cousues à Brazzaville, l'administration qui décide s'installe dans cette ville. Toutes les activités commerciales et sociales y prennent place. Avec l'abolition de l'indigénat, les indigènes de la capitale sont en quête de la liberté. Les rares évolués servent de figures de proue et s'engagent en politique. C'est dans ce

⁹ Mongo-Mboussa B., op Cit, P. 55.

¹⁰ Ibidem

¹¹ BOKIBA P. (sous la direction de), HENRI LOPES une écriture d'enracinement et d'universalité, L'harmattan 2002, p. 162

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

contexte que Prosper le héros des « phalènes », quitte Pointe-Noire et s'installe à Brazzaville pour animer la cellule politique du PPC (Parti progressiste Congolais) et veille à l'application des principes de l'union Française, à savoir : liberté, égalité, fraternité.

Petit à petit la capitale naissante avec ses quartiers apparemment attrayant captive les villageois, les Kinois, les Sénégalais et les ressortissants de plusieurs pays. Tous ceux qui viennent rendre visite à leurs membres de famille ou aux amis envient le mode de vie des Brazzavilloises et Brazzavillois et s'y installent. À Brazzaville, à Potopoto comme à Loango, les évolués et les administrateurs coloniaux mènent une vie relativement heureuse, alors que les gens de la basse classe croupissent dans la misère. Que ce soit dans les boîtes de nuit comme « Paris-soir », « Congo-soir » (*Canc*, p. 302) ou dans les cinémas, hommes et femmes se livrent à la mondanité et à l'extravagance:

« Toutes les années trente, on danse charleston. Les femmes ne sont pas agiles. Elles n'ont pas le pied léger (...) Mais le charleston a été vite détrôné par le charleston blessé du maigre esclave dans les lointaines caraïbes : « Negro yo soy. » les disques his master's voice, serie G.V 1,2,3... Peanuts Vendor » : Ham-ham. « Marie (pour Mani!) Mariiihihihi! Lalalala" Ah la vie ! ces disques-là font autant de ravages que le tintin maugère. » (Ph.p. 15)

L'évocation de la variété des modes vestimentaires allant de paire avec les nouvelles danses et musiques rappelle la fierté d'antan de Brazzaville. L'histoire nous apprend que c'est dans son vieil arrondissement de Bacongo qu'est née la SAPE ; avec l'avenue Matsoua comme « couloir de la mode¹². » Or, comme on le sait, dans les deux Congo ainsi que dans plusieurs pays africains, la rhétorique de la robe est très significative. Disons mieux qu'on reconnaît le citadin par sa tenue » Il se crée ainsi une démarcation ; d'une part, entre les citadins et les villageois ; et d'autre part, entre les nantis et les classes défavorisées. Or, selon Bourdieu les luttes symboliques entre les classes dominantes et celles des dominés engendrée par une forte corrélation entre les manières de vivre, sentir et agir des individus ainsi que leurs goûts et dégoûts en particulier et la place qu'ils occupent dans les hiérarchies sociales. ¹³» Ainsi, plus que des simples fictions, les descriptions des tumultes brazzavilloises présageraient les véritables guerres qui ont endeuillé Brazzaville et autres villes du pays.

Il est évident que l'inégalité sociale régnant en ville et le fait que les villes africaines offrent tout ce que les villages n'ont pas font qu'elles deviennent sources de convoitise et d'exode rural. Nos villes s'attirent les personnes issues de plusieurs couches sociales qu'elles ne satisfassent à leurs besoins mêmes élémentaires. En effet, les voleurs, les assassins, les prostitués et les bandits de tous bords s'y accumulent. La ville africaine devient ainsi selon

¹² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brazzaville> du 1^{er} janvier 2010, page 1

¹³ http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Bourdieu

ANALYSES

Coussy « Depuis Mongo Béti, celle-ci est à jamais « Cruelle » mais, au fil des ans, elle devient « trop fadée » (Véronique Tanjo), « Batarde » (Jean-Marie Adiafi), « sournoise » (Henri Lopes), destructrice » Tierno Monenembo, « Monstrueuse » (Abdoulaye Sadj), etc.¹⁴ ». Ces Traits descriptifs correspondent bien à l'image de Brazzaville.

La capitale congolaise n'a pas été seulement un simple territoire des luttes des classes. Elle a connu des véritables guerres. Bien avant l'indépendance du pays, la guerre des tirailleurs avait traumatisé les Brazzavillois

Un soir une nouvelle immobilisa les gens dans les rues de Brazzaville. La nouvelle gravitait autour d'un seul mot. Le mot roulait dans les bouches comme une rare liqueur à la quelle les palais voulaient s'habituer : « On le prononçait, en faisant une grimace, puis on levait la tête pour s'étourdir du désespoir des sirènes. La guerre ressemblait maintenant aux Mboulou-Mboulou (Tirailleurs). (Canc, P. 265).

L'accent est mis ainsi sur la désinvolture et la désolation engendrées par la première guerre mondiale qui ensanglanta les habitants des Brazzaville et d'autres villes du Congo. Et pourtant, ce n'était qu'un avant goût. D'autres cycles de violence les ont suivis. Songeons aux enlèvements, aux intimidations et aux émeutes perpétrées par les hommes panthères à Brazzaville, avant et pendant le période des élections.

Poto-poto.

Le terme "poto-poto" signifie la boue désigne la boue en lingala, langue parlée dans les deux Congo mais depuis 1900 il désigne, au Congo-Brazzaville, le troisième arrondissement de la Capitale Brazzaville. Selon le site web <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brazzaville> :

« Poto-Poto, troisième arrondissement de la ville est l'un des plus anciens. Il a été fondé vers 1900 à la place des marais peu salubres et de la localité précoloniale d'Okila. Il est planifié en 1911 par les administrateurs Latapie et Butel, avec un plan en damier caractéristique et des lotissements modèles pour « Africains ». Autour de la maison Commune (1943, Errell arch) subsiste quelques cases de cette époque en briques et toits de tôles de quatre pans à la fois populaire par sa population hétéroclite venue de tous les horizons (maliens, sénégalais, kinois) et des ethnies du Nord, Poto-Poto couvre aussi le centre-ville, siège des administrations et des affaires.

Exactement dans les deux romans de notre corpus, le lieu d'énonciation *Poto-Poto* se situe non loin de la gare : « Quand on traverse le rail, on aperçoit les premières cases de Poto-poto, à droite du stade Eboue, juste à côté des échafaudages de la future Sainte Anne du Congo. » (Canc, p.230). C'est un quartier aux rues boueuses :

L'avenue est boueuse. On est à Poto-poto. Inimaginable autrement cette boue-là. Mais n'allez pas croire que les habitants de Poto-poto vivent dans la boue. Demain, ils viendront implorer Sainte-Anne du Congo pour qu'elle leur épargne cette boue qui fait que, même en plein jour, un homme valide marche à tâtons sur son chemin, que l'en est une honte pour celui qui se laisse aller. » (Canc, p.306)

¹⁴ COUSSY D., La littérature africaine moderne au sud du Sahara, Karthala, 2000, pp 25-26

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

Comme on le remarque, Poto-poto est bien connu pour ses poussières détremées dans les rues. Même quand le narrateur feint que les habitants de ce quartier ne vivent pas dans la boue, le désespoir qui les amène à implorer la grâce divine pour sortir de cette impasse témoigne qu'ils en sont conscients. La dernière phrase est très significative au sujet de Poto-poto. Sa boue serait une source d'inspiration incontestable aux penseurs qui s'interrogent beaucoup sur la permanence de la boue à Poto-poto (... que la boue de Poto-poto avait marqué d'une philosophie terrible et burlesque, mais une philosophie comme les autres. (*Canc*, p.309)

A l'insalubrité de Poto-poto s'ajoutent plusieurs antivaleurs. Non seulement on y observe une dépravation des mœurs et l'indifférence totale des habitants à l'égard des inconnus, la prostitution et l'infidélité des couples y sont monnaies courantes. Toujours, dans *Les Cancrelats*, le narrateur assimile le plaisir de vivre à Poto-poto à sa boue « on sait que la joie est grosse à Poto-poto, et qu'à Poto-poto on patauge dans la joie comme dans la boue, c'est à peine croyable. (*Canc*, p.237)

Tous les maris de Poto-poto se livrent à l'ivrognerie et à la vie mondaine. Prenant l'habitude de fréquenter les bars et les dévergondés de Poto-poto, même le sage Prosper devient stupide et infidèle. Le pire arrive quand il abandonne son épouse Juliette à l'hôpital et se livre à l'ivrognerie. Mahata Longani, la garde malade l'arrache du comptoir d'un bistrot qu'elle fréquente aussi. Le dipsomane étourdi lui tient ce langage dans une interaction verbale :

« Un soir, Mahata Longani jeta un pagne sur les épaules et courut tous les « bistrots » de Poto-Poto. Elle trouva Prosper dans l'échoppe d'un marchand de vin, assis à une table devant un kilo de Nabao.

-Comment va Madame Pobar, Monsieur peut-être...

Il y eut des vers qui restèrent suspendus sur entre la bouche et la table

-...peut-être ne le sais-tu pas ? Tu t'es donc perdu ?

Tu ne sais plus retrouver le chemin de ta maison ? Poto-Poto n'est-ce pas ? C'est ça ?

-Non. Si petit, qu'il y a toujours quelqu'un sur votre chemin... Et que veux-tu ?

- Suis-moi !

-Où ça ? Coucher avec toi dans le lit de ma femme ? Mais c'est une prouesse.

-Parle comme tout le monde, puis que tu n'es qu'un vulgaire. »
(*Canc.*, p. 253).

Bien entendu, le portrait moral de Prosper laisse à désirer. Ses paroles inconvenantes, son ivrognerie et son obsession sexuelle reflètent l'image sombre des Poto-potiens. La suite du texte montre que sous l'emprise de l'alcool il est arrivé à perdre la raison «... le vin aidant

ANALYSES

Prosper à dire cette chose qu'il aurait jugée lui-même stupide. » (*Canc.*, *idem*). Prosper n'était pas seul. Tous ses amis menaient la même vie de débauche et de bassesse d'esprit « Tout irait bien peut-être si tout Poto-poto, par exemple, les Félicien Luembard, les Marc Mvougou, vivaient une autre vie que celle de Prosper » (*Canc.*, p. 259). Ils possédaient, comme Prosper des maîtresses et dépensaient presque tout leur avoir dans les bistrot, à boire et à s'amuser ou à reprendre les expressions de l'auteur, à *patauger dans la joie et dans la boue* de poto-poto (*Canc.* P. 257).

Dans *Les phalènes*, Poto-poto garde sa même image terne. C'est un quartier de confusion, d'indifférence et de corruption morale. Même les villageois, auparavant sympathiques et accueillants changent leur comportement en arrivant à Poto-poto : « Il y a plus en plus de gens à Poto-poto, des gens qui ne se connaissent pas, qui ne savent pas qui est vivant, qui ne l'est pas, qui n'ont pas le bon œil pour leur prochain(...) au village, on sait qui est qui (...) c'est différent (ici), tout à fait différent, avec les Vili qui se prennent pour des Blancs. » (Ph, p.103). Il s'ensuit que les indigènes du quartier populaire Poto-poto, manquent la solidarité entre eux et bafouent les normes les convenances élémentaires de la vie sociale. Références faites à la salutation et l'entraide. Et pourtant, c'est la même population de Poto-poto qui se lève comme un seul individu chaque fois qu'il y a soulèvement ou une quelconque manifestation politique. Tel fut le cas lorsqu'un boy révolutionnaire s'est fait tué par son très Colérique patron. Sans qu'il y ait un mot d'ordre tous les partis comme un seul ont défilé dans les rues de Poto-poto scandant les slogans comme « Liberté, Egalité, Fraternité. » (*Ph.*, p.73)

LOANGO

Contrairement à Brazzaville et Poto-poto, Loango, le village natal de Thom Ndundu et celui de ses enfants est dépeint positivement. Dans *Les cancrelats*, son histoire s'étale de la page 105 à la page 153. Apparemment, à son retour de la France où il a vécu plusieurs années, Ndundu gardait un très bon souvenir de Loango qu'il confondait même avec Lohya, son épouse : « Pour Ndundu, elle ressemblait au pays. Lohya, c'était le pays qui était venu au-devant de lui, à sa rencontre. » (*Canc*, p. 22). C'est à Loango que s'établit aussi Prosper quand il eut une certaine prospérité avant qu'il ne se comporte devant ses maîtres comme un cancrelat effronté : « Prosper était devenu un homme que tout Loango saluait respectivement » (*Canc*, p. 113). C'est toujours à Loango que Sophie est venue habiter avec Prosper, dans le quartier de Vitsa. Et afin de bien plonger les lecteurs dans l'histoire glorieuse de Loango, le narrateur raconte son passé attrayant, bien avant la naissance de Prosper et de sa sœur :

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE ET DU TERRITOIRE CONGOLAIS...

« On dit que Loango eut un passé. De vraies cités avec leurs tours de guet du haut. Desquelles on signalait l'approche des étrangers. Des voiles cinglaient sur la mer allant ou venant à Cabinda, à Luanda ou encore pour une haute mer de mystère. Il y avait aussi à Loango, des caravanes de marchands ; des cortèges princiers venaient saluer le roi. C'était le temps de la puissance des Maluango (...) Qui se souvient de la douceur du velours qu'on y tissait ? Où sont les immense troupeaux de bœufs et de chèvres qu'on menait paître jusqu'au bord de la mer ? Et encore, quels dieux adorait-on à Loango ? Ce passé de Loango est peut-être une légende. » (Canc., p.115)

Un parallélisme peut ainsi s'établir entre ces propos et la réalité. Réellement, l'histoire nous apprend que Loango fut l'ancien port d'embarquement de tous les esclaves en provenance d'une partie de la Golfe de Guinée. Il a vu embarquer les esclaves qui venaient du Tchad, de l'Angola, le Sud Gabon et la DR Congo. C'est à Loango, et plus précisément à Diosso où se trouve le Musée Maa Loango (ancien roi du Royaume de Loango). Selon le site web de l'UNESCO :

«Le port de Loango possède encore des vestiges qui traduisent le passage de ces millions d'esclaves :

- La stèle qui est la place symbolique du départ des caravanes est en même temps le grand marché de toutes les transactions ;
- Les trois manguiers qui servaient de comptoirs avant le rituel autour de l'arbre de l'oubli. Les esclaves enchaînés, faisaient 7 tours de l'arbre de l'oubli pour les femmes ou les jeunes filles, 9 tours pour les hommes. Et l'arbre de retour qui symbolisait un éventuel retour de l'esprit du défunt au pays (à Loango) une fois mort ¹⁵»

EN GUISE DE CONCLUSION

Si ailleurs Tchicaya s'inspire d'autres villes et villages, dans *Les phalènes* et *Les cancrelats*, les « territoires » et ou « lieux d'énonciation » restent presque les mêmes : Brazzaville, Poto-poto, Loango... Ces deux romans décrivent ainsi une construction romanesque d'une puissance exceptionnelle dans la mesure où la probité du narrateur combine les récits épiques aux faits vécus et à une vision prophétique du chaos qui a ensanglanté le Congo-Brazzaville, juste quelques années, après leur publication et la mort de l'auteur. Alors que dans *Les cancrelats*, Tchicaya relate la généalogie de la famille Thom Ndundu et son origine, *Les phalènes* marque le sommet et témoigne l'évolution idéologique qui a amené le révolutionnaire Tchicaya, résolument hostile à l'indigénat et au système colonial, à prendre défense des opprimés. A l'exemple des types balzaciens ou zoliens, Prosper, Sophie et tous les autres personnages jouent des rôles symboliques. La *mimésis* des territoires réels comme dirait Compagnon est donc « connaissance, et ni copie ni réplique à

¹⁵ <http://whe.unesco.org/tentativelist>

ANALYSES

l'identique : elle désigne une connaissance propre à l'homme.¹⁶ » Concrètement, il s'agit de la manière dont Tchicaya construit, déconstruit et recompose son Congo natal sur papier et habite le monde.

KILOSHO KABALE Sim
Université Kenyatta et université officielle de Bukavu, RD Congo
kiloshokabsim@yahoo.com

Bibliographie sélective

- BAKHTINE M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1989, P225-261.
BOKIBA P. (sous la direction de), HENRI LOPES *une écriture d'enracinement et d'universalité*, L'harmattan, 2002, p. 162
BOUTY M., *Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française*, Hachette, 1990.
CHEVRIER J., *Anthologie africaine I Le roman et la nouvelle*. Hatier, 2002.
COMPAGNON A., *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Seuil, 1998, p. 148
COUSSY D., *La littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Karthala, 2000, pp 25-26
DIOP Papa Samba et PARAVY Fl., *Littératures africaines, littératures francophones et utopies*, Imprimerie Couleurs locales, Die-Drome, Paris, 2006.
GARNIER X. et ZOBERMAN P., *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?*, Presse universitaire de Vincenne, 2006.
GASSAMA M., *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, 1995, Karthala, et ACCT, 1995.
HAMON Ph., *La description littéraire*, Édition Macula, Paris, 1991.
MEIZOZ J., *Postures littéraires Mises en scène moderne de l'auteur*, Essai, Slatkine Erudition, Genève, 2007.
MONGO-MBOUSSA, *Désirs d'Afrique*, Gallimard NDIAYE Ch., *Introduction aux littératures francophones*, Presse universitaires de Montréal, 2004
U TAM'SI Tch., *Les cancrelats*, Albin Michel, 1980.
U TAM'SI Tch., *Les phalènes*, Albin Michel, 1984.

Sites web consultés :

- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Brazzaville> du 1^{er} janvier 2010, page 1
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre Bourdieu](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Bourdieu)
<http://whe.unesco.org/tentativelist>

¹⁶ COMPAGNON A., *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Seuil, 1998, p. 148